

Retraite pour pasteur-es / Liebfrauenberg 18-20 février 2007

Deux réflexions bibliques : *le commencement et la fin.*

1^{ère} réflexion biblique / lundi matin

Le commencement

Notre première réflexion biblique porte sur le *commencement*, donc sur ce qui est premier ; dans ce sens, elle a trait à la protologie : *to prôton*, c'est ce qui est premier, *hô prôton*, celui qui est premier.

Notre première réflexion biblique qui nous renvoie au commencement de toutes choses, a trait à *ce* qui nous porte, c'est-à-dire à ce qui porte toutes choses, en particulier sur notre planète terre, et donc aussi tout être humain, toute l'humanité, collectivement et individuellement, et aussi nous-mêmes, personnellement, chacun-e de nous. Et elle a trait à *Celui* qui porte toutes choses et qui nous porte. Parce que Celui qui porte toutes choses et qui nous porte est « Celui qui est, qui était et qui vient » (Ap 1, 8) et donc le Dieu vivant, le commencement ne se situe pas simplement dans le passé, mais il est *le commencement aujourd'hui* comme il sera le commencement demain. Le commencement n'est pas simplement originel au sens temporel, mais il est originaire au sens fondamental ; il est le commencement au sens du *fondement permanent* de toutes choses et donc aussi de nous-mêmes. Mais ce fondement permanent et ainsi, en dernier ressort, Dieu – Dieu est le premier, dit déjà le Deutéro-Ésaïe – n'est pas un principe abstrait : c'est ce qu'est le Dieu des philosophes et des savants en tant que *causa prima* ; Dieu, le Dieu vivant, advient, il advient comme commencement, comme Celui qui donne aujourd'hui un commencement, et donc un nouveau commencement, à toutes choses et à nous-mêmes.

Il *donne* ce commencement, dis-je. La foi, c'est de n'être pas aveugle par rapport à cet agir créateur de Dieu aujourd'hui, mais d'y être attentif, de s'y attarder, de compter avec lui. La foi, c'est la conscience que Dieu peut et veut donner aujourd'hui ce nouveau commencement, si toutefois (pour reprendre le titre d'un livre de Gustave Thibon) « notre regard ne manque pas à la lumière », à la lumière du commencement comme commencement aujourd'hui.

Genèse 1, 1-5

Pour nous, dans notre vécu, aussi pour l'humanité de toute l'oïkoumène, de toute la terre habitée, les choses ne commencent pas, si je puis dire, au verset 1 mais au verset 2 : « *La terre était tohu et bohu (informe et vide) ; il y avait des ténèbres à la surface de l'abîme...* » Non certes que l'expérience du chaos serait celle de chaque moment de notre vie et de la vie du monde, partout et toujours. Il y a des temps de paix, de contentement, de bonheur, tant au plan des peuples qu'au plan des individus. Mais ces temps sont aussi, deviennent en tout cas facilement, des temps d'aveuglement, de cécité, d'insensibilité pour le chaos d'où ils émergent et dans lequel ils peuvent à nouveau sombrer. Si je dis : pour nous, pour notre vécu, les choses commencent au verset 2, je veux dire : la *conscience* des choses commence là. En dehors de l'expérience du chaos, nous vivons facilement dans l'inconscience, dans une certaine torpeur. Il faut le *choc* – je parle de choc ontologique, voire théologique ; il s'agit en tout cas d'un choc existentiel qui nous renvoie à la question du fondement porteur de tout – (il faut le choc) pour nous éveiller à la conscience de l'*enjeu* (de ce qui est en jeu) dans toute vie, individuellement et collectivement.

Expérience du chaos, dans lequel aucun fondement porteur n'apparaît, expérience de l'abîme. Si ce n'est pas là nécessairement notre réalité quotidienne, c'est notre potentialité quotidienne, et c'est notre réalité à tel(s) moment(s), dans telle(s) phase(s) de notre vie. L'abîme n'est jamais loin, au cœur de notre quotidien le plus quotidien, et nous pouvons y tomber, personnellement, familialement, moralement, professionnellement, aussi socialement, économiquement, politiquement, donc aussi bien

individuellement que collectivement. Et également au plan de toute la terre, de toute l'oïkoumène : l'abîme du changement climatique et de manière générale du désordre écologique, l'abîme du désordre de la justice entre riches et pauvres, ici dans nos propres pays et entre l'hémisphère Nord et l'hémisphère Sud, l'abîme de la guerre, de la maladie, des catastrophes naturelles indépendantes de la causalité humaine. Cela est vrai aussi ecclésialement. Chaos ecclésial que celui de la division des Églises, c'est-à-dire de leur non-communion. Chaos ecclésial à cause d'un chaos théologique, entre Églises et jusqu'à l'intérieur d'une même Église donnée : chaos non en raison de la richesse théologique mais à cause de la non-fécondité ecclésiale de cette richesse, du provincialisme ou du particularisme de cette richesse qui la rend impropre, stérile pour la construction de l'Église comme telle et donc selon sa plénitude et qui s'avère ainsi inapte à surmonter la tentation du misérabilisme théologique, lequel trouve son alibi dans cette inefficience d'une théologie privée de la conscience de sa portée de catholicité ou d'universalité. De même que la foi sans espérance et sans amour, lequel rend concrète l'espérance, est stérile, de même aussi et à l'inverse sont impuissants l'espérance et l'amour sans la foi.

« ... et l'Esprit – le souffle – de Dieu (*rouach Elohim*) se mouvait au-dessus des eaux ». Les eaux sont celles de l'abîme. Cela peut être des eaux extérieures, des ennemis extérieurs ; cela peut aussi être des eaux intérieures, comme le psalmiste les évoque : « Sauve-moi, ô Dieu, car les eaux menacent ma vie. J'enfonce dans la boue, sans pouvoir me tenir ; je suis tombé dans un gouffre, et les eaux m'inondent » (Ps 69, 2ss). L'Esprit de Dieu est au-dessus des eaux, au-dessus des ennemis de toutes sortes. Dans l'expérience de l'abîme, il y a un parti à prendre : soit être vaincu, emporté, par l'abîme, soit vaincre l'abîme en se plaçant du côté du vainqueur de l'abîme, du côté de l'Esprit de Dieu. *Dans tout désordre, dans toute expérience du chaos, dans toute épreuve, il y a une possibilité de commencement.* Il s'agit, non de fuir le chaos quand il est là, mais de le traverser, de l'endurer, en s'ouvrant à l'Esprit de Dieu qui se meut au-dessus des eaux. Il y a ici l'image de la poule qui couve un œuf. L'Esprit plane au-dessus des eaux, qui, d'eaux destructrices du déluge, peuvent devenir des eaux vivifiantes, fécondantes de la pluie dans le désert. Les eaux originelles, mieux : originaires, sont en puissance, à cause de l'Esprit de Dieu qui plane au-dessus d'elles, des eaux baptismales. L'Esprit de Dieu, du Dieu créateur, donc le *Spiritus Creator*, plane, couve, on peut aussi dire : veille au-dessus des eaux pour transformer le chaos en cosmos, en monde ordonné. Le parti à prendre dans l'épreuve du chaos, c'est de veiller avec l'Esprit, de se mettre consciemment du côté de l'Esprit, pour voir le commencement créateur qui est susceptible d'émerger du chaos destructeur, oui : qui est en gestation dans le chaos destructeur. Dans l'expérience du chaos, être pour ainsi dire au chevet de l'Esprit, pour percevoir, par-delà le vent fort et violent qui déchire les montagnes et brise les rochers, par-delà le tremblement de terre et par-delà le feu, (pour percevoir), tel Élie, « le murmure doux et léger » de l'Esprit de Dieu (*cf.* 1 R 19, 12), celui qui ouvre une voie d'avenir.

Le Dieu créateur du verset 1 – « Au commencement, Dieu créa » (il n'est pas question de Dieu en soi, mais de l'advenue de Dieu : il advient en créant ; en hébreu, le verbe « créer » – *bara'* – précède le nom de Dieu) – (le Dieu créateur du v. 1) s'atteste, dans l'expérience du chaos, comme Esprit créateur, et l'Esprit créateur qui est au « travail » (qui travaille) dans l'expérience du chaos, s'atteste dans la Parole créatrice. Verset 3 : « *Dieu dit* ».

Dieu, par son Esprit, advient *en parlant*. Veiller au chevet de l'Esprit, dans l'expérience du chaos, jusqu'à ce que *ça parle*.

Ça. L'expression peut d'abord choquer, car il est dit : « Dieu dit », Dieu parle. Dieu est ici au départ, semble-t-il ; il est « avant », mais pour nous, pour notre vécu, dans notre conscience, il est toujours seulement à l'arrivée : il est au bout du chemin, du chemin de traversée de l'épreuve du chaos, du chemin d'impuissance, du chemin d'endurance et d'apprentissage du silence, c'est-à-dire de l'écoute, de l'écoute précisément de ce qui va se dire là, dans cette traversée, dans ce passage. Quand Dieu parle à Moïse dans le désert, à travers le buisson ardent, il ne livre son identité qu'à la fin. C'était lui qui parlait à Moïse dès le début, mais ce n'était qu'à la fin que Moïse pouvait nommer Celui qui lui parlait. *Dieu n'est jamais autrement « avant » qu'en advenant maintenant* ; il n'est jamais autrement déjà au départ qu'à partir de l'arrivée, à partir de son advenue après. C'est à partir de cet « après », de ce *hic et nunc* de son advenue dans ma conscience, lorsque, comme Thomas, je dis : « Mon Seigneur et mon Dieu », qu'Il est Dieu avant. « Dieu parle », « Dieu dit » est au bout d'un chemin où « ça

parle ».

Ça. C'est une expression de la psychologie des profondeurs de Freud. *Ça* = *es*. « Es », c'est le non-dit, ce que Jung appelle *l'ombre* (der Schatten). « Wo es war, muss ich werden », dit Freud : « Là où *ça* était, "je" doit advenir ». Le non-dit, c'est cela le chaos en moi. Le chaos est le lieu de gestation de la créativité. Le chaos, et donc le mal, n'a jamais son sens en lui-même, mais dans la parole. Le non-dit est la substance dans laquelle je puise le dire et que le dire peut transformer en bien. Le non-dit veut accoucher d'une parole. Il faut être au chevet de cette parole, au chevet de cet accouchement. « L'Esprit de Dieu se meut au-dessus des eaux » du non-dit. Pour que Dieu parle, il faut laisser advenir le « ça parle ». Il n'y a de chemin vers Dieu qu'à travers le « ça ». Luther dit la même chose quand, à propos de la sainte Cène, il affirme que nous ne devons pas chercher le Christ en haut ailleurs que dans, avec et à travers le Christ en bas, dans et à travers le pain rompu et la coupe partagée. Demeurer auprès du « bas », de notre « bas » et du « bas » de tout le réel humain, œcuménique, naturel et cosmique, jusqu'à ce qu'il devienne lieu de révélation de Dieu, lieu de sa visitation (*Heimsuchung*), lieu de ce que nous vivons comme jugement mais qui, enduré, *parlé*, s'avère être passage vers le salut.

« Ça parle ». *Quand « ça » advient à la parole, le chemin est libéré pour la parole créatrice de Dieu.* Qu'elle fasse irruption en moi de l'extérieur où qu'elle fasse irruption de l'intérieur de moi, de mes profondeurs, toujours elle me rejoint dans ma conscience comme ce qui était déjà toujours là, et comme ce qui sera toujours là, comme ce sur quoi je puis faire fond, consciemment, comme le fondement (*Grund*) au-delà de l'abîme (*Abgrund*) et comme la fin, le but, au-delà du non-sens. L'apôtre Paul dit en substance : avant que je prie, cela prie en moi : « L'Esprit nous aide dans notre faiblesse, car nous ne savons pas ce qu'il convient de demander dans nos prières. Mais l'Esprit lui-même intercède (en nous) par des soupirs inexprimables » (Rm 8, 26). Graf Dürckheim disait : méditer, c'est prendre conscience que je suis médité. Je suis médité dans mon « médium », dans mon centre (*in meiner Mitte*), dans mon *hara* (comme disent les maîtres ZEN japonais), dans mes entrailles, dirait la Bible. La parole, c'est l'advenue dans la conscience de ce qui transcende la conscience.

« Dieu dit ». Lorsque Dieu parle, la lumière se fait. « Dieu dit : *Que la lumière soit* ». Les choses prennent leur place. La lumière *ici*, qui construit ; les ténèbres *là*, situées par rapport à la lumière, ne sont pas destructrices mais constructives à leur tour. « Le Seigneur donne à ses bien-aimés pendant leur sommeil », dit le psalmiste (Ps 127, 2). Situées dans la lumière de la parole, les ténèbres ne sont pas ténèbres (Ps 139, 11s) mais deviennent source de créativité, lieu de gestation du nouveau commencement.

Je dois conclure ; tout est loin d'être dit. Je n'ai pas dit que *cette lumière du premier jour*, du jour fondamental qui sous-tend tous les jours, cette lumière liée à la parole lorsqu'elle advient, est la *lumière angélique* ; elle précède la lumière du soleil et de la lune et des astres, qui n'apparaissent qu'au 4^e jour : elle est le chemin d'accès à la dimension de profondeur, la dimension dernière, la dimension spirituelle ou théologique de tout le réel, de *tout* réel. Elle ne concerne pas le seul être humain ; elle concerne les cieux et la terre qui sont l'habitat, l'*oikos* de l'être humain et sans lesquels celui-ci n'est pas. Tout est concerné par cette lumière, et grâce à elle tout apparaît comme ayant en Dieu, dans le Dieu en tant que créateur – et cela veut dire : en tant que Créateur continu, donc en tant que rédempteur – son fondement permanent et sa finalité.

Je n'ai pas dit non plus que cette lumière du jour 1 est la lumière du *discernement* entre ce qui est lumière et ce qui est ténèbres, du discernement : non du dualisme entre la lumière et les ténèbres mais de la polarité (ou dualité) et donc de la relation réciproque, et réciproquement critique, entre elles. La dynamique du créé tient à cette polarité qui est constitutive du réel créé et sans laquelle il n'y a pas de créativité. Cela vaut de manière générale, au plan du cosmos et de la nature, et cela vaut de manière particulière pour l'être humain et pour l'oikoumène.

Ce qui est dit dans les premiers versets de la Bible, dans ce début du premier récit biblique (sacerdotal) de la création, est fondamental pour l'advenir quotidien de chacun-e d'entre nous à notre humanité, hors du chaos qui sous-tend comme un abîme chacune de nos existences, et ce dans le tout du réel qui comporte les cieux et la terre. Aucun-e de nous ne peut devenir chrétien sans devenir humain (Mensch), oui : devenir chrétien, c'est devenir Mensch/être humain ; c'est une seule et même chose. Et

si nous pensons pouvoir devenir chrétien sans devenir humain, nous érigeons une christianité sans humanité. Si par ailleurs nous nous référons au Christ, au Christ Jésus, c'est qu'Il a réalisé l'humanité (die Menschlichkeit) de l'être humain et que sa communion avec nous et notre communion avec Lui nous entraîne jour après jour sur le chemin de la réalisation de notre propre humanité.

Comme pasteur-es, accouchant jour après jour de manière neuve à notre humanité, c'est-à-dire conscient-es que nous ne pouvons être pasteur-es qu'en entrant consciemment, délibérément, jour après jour, dans notre commencement d'être humain, nous sommes des chrétien-nes appelé-es à aider nos frères et nos sœurs, et par-delà eux, tout être humain dont nous sommes le prochain, à naître et à croître dans leur humanité, c'est-à-dire dans leur humanité « parlée ».

Le commencement, c'est quand Dieu dit : « Que la lumière soit ». Le commencement pour moi, c'est quand Dieu me dit, là où je suis et comme je suis : « Que la lumière soit pour toi ».

2^e réflexion biblique / mardi matin

La fin

Notre deuxième – et (pendant cette retraite) dernière – réflexion biblique porte sur la *fin*, donc sur ce qui est dernier. Ce qui est dernier, ce n'est pas le chaos, ce n'est pas le mal ou la mort, ce n'est pas la fin dans ce sens-là, comme bout, comme terme (*Ende*) mais dont nous avons vu hier, à propos de Gn 1, que la fin dans ce sens-là (*das Ende*) devient, lorsque cette fin-bout est « parlée », lorsqu'elle est traversée par la parole qui s'avère être, pour finir, la parole même du Dieu vivant, (la fin devient) la matrice d'un commencement, d'un nouveau commencement. La fin comme bout, comme terme (*Ende*), n'est pas dernière mais avant-dernière, comme tout le réel, oui : comme toute la création est avant-dernière. La création comme commencement, le commencement comme création continuée, est un lancement, une mise sur orbite en vue d'un but : à savoir ce que déjà le Deutéro-Ésaïe appelle les cieux nouveaux et la terre nouvelle et donc la nouvelle création – on retrouve ce symbole cosmique de la nouvelle création au sens des cieux nouveaux et de la terre nouvelle en particulier dans le livre de l'Apocalypse (21) – ou ce que Jésus désigne, d'une expression plus sociologique, le royaume de Dieu ou ce qui est visé par l'expression, anthropologique, de vie, vie éternelle. Il y a d'autres expressions encore qui, préparées déjà ailleurs, dans l'Ancien Testament et affleurant de-ci de-là aussi dans d'autres endroits du Nouveau Testament, prennent de l'importance dans le livre de l'Apocalypse : en particulier « la nouvelle Jérusalem » (21, 9ss) ou encore « l'épouse », dont il est dit qu'elle est « la femme de l'agneau » (21, 9) et qui désigne l'Église dans son parachèvement ultime. La fin, le but, la finalité de la (première) création, et donc de la protologie, de ce qui est premier et de Celui qui est premier, ne dévalue pas le premier mais le situe : il est le premier – *to prôton* ou *ho prôtos* – d'un dernier – *to eschaton* ou *ho eschatos* –, le commencement (*archè*) d'une finalité (*télos*), l'*Alpha* d'un *Oméga* (ap 22, 13). Le premier, au sens de la première création, est en marche, en devenir, vers le but de la création qui est son accomplissement (*Vollendung*) dans la nouvelle création ; le premier, au sens de Celui qui est le premier, n'est pas un principe abstrait et figé et donc immuable, mais est le Dieu vivant. « *Gottes Sein ist im Werden* », est le titre d'un ouvrage d'Eberhard Jüngel. Le Dieu vivant, dont nous avons vu hier qu'il advient à travers l'Esprit comme Parole, devient, est en devenir : il est en devenir vers sa plénitude glorieuse qui est liée à l'accomplissement de la première création dans les cieux nouveaux et la terre nouvelle.

Notre 2^e réflexion biblique qui nous renvoie à la fin de toutes choses, a trait à *ce* qui nous oriente, c'est-à-dire à ce qui oriente toutes choses, le cosmos et la nature comme aussi l'oikouménè, l'humanité collectivement et tout être humain individuellement. Et elle a trait à *Celui* qui nous oriente et dont la Bible parle ailleurs comme du Soleil levant (il se lève à l'Orient) et que l'Apocalypse identifie avec Jésus, « l'étoile brillante du matin » (22, 16). Deux termes sont à notre disposition pour

évoquer ce qui vient et Celui qui vient – c'est cela et c'est Lui qui nous orientent – ; les deux termes apparaissent à l'état brut dans l'Apocalypse (en particulier Ap 22, 13) comme équivalents, mais je propose de les différencier. Le terme « *eschatologie* » nous est le plus familier : il renvoie à l'accomplissement de toutes choses dans la nouvelle création, dans le royaume de Dieu, dans la vie éternelle... Le terme « *téléologie* » (de *telos* = but, finalité) précise celui d'eschatologie en faisant apparaître que l'accomplissement est la finalité de toutes choses et n'existe que comme telle : le dernier ne vient pas relayer le premier (aussi bien le dernier au sens neutre : *to eschaton*, qu'au sens personnel : *ho eschatos*) mais est inscrit dans le premier comme sa finalité, de telle sorte que nous n'accédons à l'accomplissement (eschatologique) de toutes choses qu'en traversant les choses dans leur donné avant-dernier, provisoire dans ce sens-là, mais aussi provisoire au sens de « provision » sur le chemin du dernier.

La fin comme but téléologique et la fin comme accomplissement eschatologique, ce n'est pas – tel est le sens ultime du livre de l'Apocalypse – ce qui vient, *to eschaton*, mais c'est Celui qui vient, *ho eschatos*. Certes, l'Apocalypse annonce (c'est dit dès le premier verset) « ce qui doit arriver bientôt », et à ce titre l'Apocalypse ressortit bien du genre littéraire qu'on caractérise précisément comme *apocalyptique*, mais c'est pour témoigner *prophétiquement* (l'Apocalypse est un livre prophétique, de l'ordre de la *prophètia* au sens néo-testamentaire selon lequel la prophétie est l'actualisation – *Vergegenwärtigung* – du kérygma du Christ Jésus) ; l'Apocalypse témoigne prophétiquement de *Celui* qui vient. L'Apocalypse est « *apokalypsis* (= révélation) *Ièsou Christou* » (Ap 1, 1) et elle atteste « Celui qui est, qui était et qui vient » (Ap 1, 4), Celui qui « vient avec les nuées » (Ap 1, 7) tel le Fils de l'homme de Daniel 7 avec lequel Jésus s'est identifié en parlant de lui-même comme du Fils de l'homme venant sur les nuées du ciel. *Le sens de l'Apocalypse est d'attester, à travers ce qui vient, Celui qui vient* (cf. Ap 22, 6c-7a). Le regard de la foi n'est pas braqué sur ce qui vient pour être atterré par ce qui vient, mais le regard de la foi est tourné vers Celui qui vient dans, avec et à travers ce qui vient. La foi est non seulement la conscience que Dieu peut et veut donner aujourd'hui, hors du chaos qui sous-tend toutes choses, un nouveau commencement, mais elle est aussi le fondement qui donne orientation à toutes choses et donc à nos vies. La foi, pouvons-nous dire, est le courage de la vie orientée, le courage de l'espérance et cela signifie aussi : de l'amour, car c'est dans l'amour que l'espérance se concrétise.

Ap 22, 17-21 (à lire)

Nous nous limitons au verset 17a et au verset 20 (à relire)

L'Esprit. Le revoilà, l'Esprit de Gn 1, 2 qui plane sur les eaux de l'abîme et qui inspire la parole, depuis le « ça parle » jusqu'au « Dieu dit ». Dans l'Apocalypse, l'Esprit est celui de la prophétie (cf. Ap 22, 6s), dont le contenu est la Parole créatrice qui est au fondement de toutes choses, mais cette Parole, comme nous l'avons vu, dans son actualisation présente, et donc cette Parole créatrice comme Parole rédemptrice, la Parole du commencement d'aujourd'hui. La prophétie, c'est tout au long de l'Ancien Testament déjà l'actualisation du Dieu créateur et plus particulièrement du Dieu créateur tel qu'il advient comme rédempteur pour Israël, son peuple élu : dans ce sens, Luther peut dire que les prophètes (de l'Ancien Testament) ne sont rien d'autre que les commentateurs, dans des situations historiques chaque fois spécifiques, du premier commandement qui proclame le Dieu créateur comme rédempteur. Dans la Nouveau Testament, la prophétie est l'actualisation de l'accomplissement de la prophétie de l'Ancien Testament (ce qui ne veut pas dire sa suppression) en la personne de Jésus confessé comme le Christ. Aussi l'Apocalypse peut-elle dire (19, 10c) : « Le témoignage de Jésus c'est l'Esprit de la prophétie ». Dans le même sens, selon les discours d'adieu dans le 4^e évangile, l'Esprit Paraclet propulse le Christ Jésus ; de même chez Paul (par ex. Rm 8, 9ss où l'Esprit de Dieu est aussi nommé l'Esprit du Christ, c'est-à-dire, pouvons-nous dire à la lumière de Gn 1, 2-3, l'Esprit de la Parole qui fait de nous des êtres de parole) : c'est cela l'Esprit d'adoption, ou de filiation, qui nous fait dire à Dieu : « Abba, Père ». L'Esprit, le *Spiritus Creator*, n'est pas limité à Israël et puis à l'Église, puisqu'il est l'Esprit du commencement de toutes choses et que ce commencement n'est pas le monopole d'Israël et de l'Église ; mais il advient de manière particulière dans cette histoire particulière du salut qu'est l'histoire de la révélation de Dieu à Israël et en Jésus le Christ. Il advient dans cette histoire et ultimement en Jésus le Christ comme Parole, comme Parole prophétique, comme Parole créatrice-rédemptrice. Le prologue de Jean atteste que Jésus ne dit pas seulement cette Parole

mais est en personne cette Parole. Il est l'avènement, dans cette personne historique particulière, du « Dieu dit » de la première création, comme aussi du « Dieu dit » de la prophétie de l'Ancien Testament. La foi chrétienne est l'éveil à la conscience de cette Parole créatrice-rédemptrice dans la personne de Jésus, et elle s'atteste dans et à travers des êtres de parole qui rendent témoignage, par leur capacité humaine d'êtres de parole, indirectement ou directement, à ce Jésus comme Celui qui, *ho prôtos*, fonde et qui, *ho eschatos*, oriente leur vie. La foi chrétienne vit dans un peuple, dans une communauté de foi, dans l'Église. Celle-ci est appelée ici « l'épouse ».

« *L'Esprit et l'épouse disent : Viens* ». Le « viens » s'adresse au Christ, à Jésus ; c'est vers lui qu'ils sont orientés, vers sa parousie, son avènement ultime, glorieux. Ce « viens », qui s'adresse à « Celui qui vient », n'ignore pas « ce qui vient », puisqu'aussi bien Celui qui vient vient dans et à travers ce qui vient et ne vient qu'ainsi. Prier avec l'Esprit et l'épouse : « Viens », c'est prier le Christ de venir à travers ce qui vient, et c'est de la part de l'épouse, de l'Église, le prier de lui donner – et donc de nous donner, de me donner – d'être attentive dans ce qui vient à Lui qui vient. Dans le chaos tel que nous en avons parlé à propos de Gn 1, 2, dans le chaos cosmique et naturel, dans le chaos œcuménique et personnel, ne pas être braqué (je le redis) sur le chaos, sur ce qui vient et qui effectivement, c'est-à-dire statistiquement, vient, mais affronter ce qui vient, et donc le nommer, l'endurer, le traverser dans le pressentiment, dans la conscience – que la nomination et la traversée de ce qui vient vient conforter – que c'est Lui-même qui vient. Le chaos originaire, comme aussi le jugement dernier, qui sont les deux faces, protologique et eschatologique, de l'abîme, ne sont pas leur propre fin mais sont, parce qu'il y a Dieu et donc en Dieu, des passages vers la création, vers la création comme commencement aujourd'hui et vers la nouvelle création en tant que finalité de la création. Nous pouvons dire que le sens même de la prière, qui est inspirée par l'Esprit, qui est la prière que l'Esprit lui-même prie en nous, est celui-ci : qu'Il vienne, qu'Il adviene, dans et à travers tout ce qui vient, quel que soit ce qui vient. Qu'Il vienne aussi dans et à travers les ratés, les échecs et les épreuves de ma vie personnelle dans ses différents aspects, de ma vie professionnelle, en l'occurrence pastorale, de la vie de mon Église particulière, de nos Églises, de toutes les Églises telles qu'elles se situent dans la société humaine dans ses différents aspects.

« *L'Esprit et l'épouse disent : Viens* ». Elles ne peuvent dire : « Viens », et donc le prier de venir, qu'en étant, dans ce qui vient, ses porte-parole, les porte-parole de Lui qui vient. L'Esprit qui est appelé l'Esprit de la prophétie, est le prophète du Christ Jésus, et l'Église de l'Esprit, l'Église qui est le temple de l'Esprit, comme dit l'apôtre Paul, est le prophète du Christ Jésus ; elle l'est par la prophétie, par l'actualisation, dans les circonstances toujours nouvelles chaque fois différenciées et donc clairement prises en compte, de l'évangile (du kèrygma) du Christ Jésus dont on pourrait parler, avec le titre d'un livre de W. Kreck, comme de « *Das Kommen des Gekommenen* », la venue de Celui qui est venu. Telle est la mission – prophétique – générale de l'Église ; telle est la mission – prophétique – particulière du ministère pastoral dans l'Église. Cette mission, nous le comprenons après ce qui a été dit sur la prière, est la face publique de la face secrète, liée au secret de la chambre (du « *Kämmerlein* », qu'il soit personnel ou communautaire/ecclésial) dont parle Jésus, (Mt 6, 6) ; on peut définir cette face secrète comme sacerdotale. *La mission prophétique de l'Église et du ministère particulier en elle est liée à son être sacerdotal*, à sa vie sacerdotale, à sa fidélité sacerdotale. L'autorité, chaque fois surprenante pour l'Église elle-même et pour le ministère particulier en elle, de leur parole (de la parole de l'Église et du ministère particulier en elle), à savoir la qualité prophétique de cette parole, tient à la vie sacerdotale de l'Église et du ministère particulier en elle, tient par conséquent à leur vie dans l'Esprit qui, certes, est l'Esprit de la prophétie, mais qui n'est cela, à savoir Esprit de la prophétie, que comme Esprit de la prière qui dit et qui fait dire : « Viens ». L'autorité de l'Église et du ministère particulier en elle – le ministère pastoral, aussi sous sa forme doctorale comme sous sa forme diaconale – n'est jamais leur autorité à eux, mais est l'autorité de l'Esprit auquel eux, l'Église et le ministère particulier en elle, s'ouvrent pour se laisser façonner comme Église et pour le ministère particulier, par elle, à savoir par l'autorité de l'Esprit Saint qui fait advenir, avec la prière : « Viens », la prophétie, la proclamation pour aujourd'hui de Celui qui vient dans et à travers ce qui vient. Il n'y a d'autorité de l'Église et du ministère particulier en elle que comme autorité de l'Esprit, et cette autorité tient au renvoi, par l'Esprit, au Christ Jésus et au renvoi du Christ Jésus qui vient à ce qui vient, et au renvoi de ce qui vient à Lui qui vient.

« L'Esprit et l'épouse disent : Viens ». L'épouse, déjà caractérisée comme « la femme de l'agneau » (Ap 21, 9), c'est l'épouse du Christ, du Christ Jésus, la Parole créatrice-rédemptrice de Dieu. L'expression « épouse » rend compte de l'intimité de l'Église avec le Christ, de l'intimité du corps du Christ, comme dit saint Paul, avec sa tête. C'est l'intimité du dialogue entre le Christ Jésus comme Parole de Dieu en personne et l'être de parole que je deviens tout au long de ma vie, depuis le « ça parle en moi » à travers le parler aussi de ma psychè consciente (mon imagination, mes sentiments, mes émotions...) et le parler également de ma raison (c'est-à-dire de mon entendement/*Verstand* et de ma volonté) jusqu'au « Dieu dit ». Ce dialogue est dans les deux sens, quel que soit leur ordre : de moi à Lui, et de Lui à moi. Ces deux sens non seulement sont complémentaires mais sont proprement corrélatifs : l'un n'est pas sans l'autre ; et ils sont mystérieusement intriqués l'un dans l'autre. De moi à Lui, le dialogue met à contribution non seulement telle partie de moi-même mais la totalité de mon être, individuel et collectif. Et de Lui à moi, il est le dialogue avec moi (individuellement et collectivement) de Lui comme Parole créatrice et rédemptrice aussi bien du cosmos et de la nature que de l'oikouménè en général et de l'être humain en particulier ; et dans cette oikouménè, de l'histoire particulière du salut et donc d'Israël et de l'Église. *Intimité et caractère englobant de tout ce dialogue vont de pair*. Il concerne autant l'intensivité de mon intériorité que l'extensivité de mon extériorité. Il en est ainsi parce que le Christ n'est « mon Seigneur et mon Dieu » que comme la Parole créatrice-rédemptrice de toutes choses, et parce qu'à l'inverse il n'est, pour moi, ceci qu'en étant aussi cela. J'ai parlé du dialogue comme dialogue de moi à Lui et de Lui à moi. Le « moi » est toujours aussi bien le moi personnel que le « moi » communautaire et donc ecclésial : foi personnelle et Église n'existent qu'ensemble. Le dialogue est, pour parler encore avec Paul, celui entre le corps et la tête et du coup aussi de chaque membre du corps avec la tête, étant entendu que le dialogue personnel individuel se situe « en Église » et ne se substitue pas à l'Église, faute de devenir purement individualiste et, partant, totalitaire. Pour l'apocalypse, comme Pierre Prigent le souligne toujours à nouveau dans son remarquable commentaire, ce que j'appellerai le feu de ce dialogue, de cette communion (« feu » au sens de « foyer »), c'est le culte de l'Église, le culte eucharistique. C'est dans ce culte (qui va du recueillement personnel dans la « chambre » jusqu'à la « *synaxis* », le rassemblement de la communauté ecclésiale pour la prière, pour l'écoute de la Parole, pour la fraction du pain, pour le partage fraternel) que se vit *in nuce*, en puissance, le plus intensivement et le plus extensivement la participation au Christ. « Ô Christ, tu es en nous et nous en toi et dans le Père », c'est ainsi que la « Petite liturgie quotidienne » de Pomeyrol formule, de manière très johannique, cette participation. « Ô Christ, tu es le chemin, tu es la vérité, tu es la vie : ô Christ, tu es en nous et nous en toi et dans le Père ». On peut ajouter que ce dialogue dans toute son intimité englobante avec le Christ gagne à être accompagné par le dialogue avec tel frère ou telle sœur. Je ne fais que signaler ici ce point en passant, mais l'effectivité de la pratique de ce que je ne vois aucune raison de ne pas appeler le sacrement de la pénitence, ou, comme on dit plutôt et légitimement aujourd'hui : de la réconciliation, y compris le cas échéant l'effectivité d'une psychothérapie, peut toujours à nouveau s'avérer décisive, c'est-à-dire libératrice, pour le dialogue et donc la communion « parlée » avec le Christ.

« L'Esprit et l'épouse disent : Viens. Et que celui/celle qui entend (le Christ, la Parole propulsée par l'Esprit) dise (c'est-à-dire se joigne à la prière de l'Esprit et de l'épouse pour dire) : Viens » (v. 17a). « Celui qui atteste ces choses (à savoir Jésus) dit : Oui, je viens bientôt. Amen, viens Seigneur Jésus » (v. 20). *Maranatha* (cf. 1 Co 16, 22).

La fin, le but, la finalité, c'est la fin, la finalité du commencement dont nous avons parlé hier. La fin ne se trouve pour nous que sur le chemin qui y mène, et ce chemin est celui de l'Esprit et de l'épouse qui disent : « Viens ». Viens, toi, dans et à travers ce qui vient. Amen, viens, toi, Seigneur Jésus. Viens, toi, qui nous atteste par l'Esprit de la prophétie : « Oui, je viens bientôt ».

Gérard Siegwalt